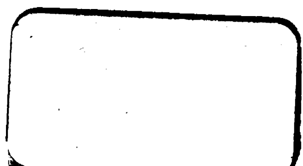






LE CAVALIER

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE

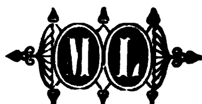
CAVALIER

COURS

D'ÉQUITATION PRATIQUE

PAR

VICTOR FRANCONI



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE 2 BIS

—

1855

LE CAVALIER

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE

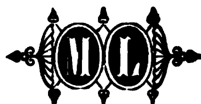
CAVALIER

COURS

D'ÉQUITATION PRATIQUE

PAR

VICTOR FRANCONI



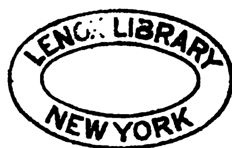
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE 2 BIS

—

1855


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVANT-PROPOS

Publier un livre nouveau sur l'équitation, fût-ce le plus petit, le plus modeste opuscule, paraîtra sans doute aux hommes sensés une entreprise aussi audacieuse qu'inutile. Les anciens principes sont les meilleurs, diront-ils ; à quoi bon de nouvelles théories, après tout ce qui a été écrit

sur cet art, après tout ce qui a été adopté, repoussé ou maintenu?

D'autres pensent que l'habitude du cheval suffit pour former un cavalier.

Je répondrai à ces deux objections :

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup travaillé. Dans la carrière que j'ai suivie, dans le centre où j'ai vécu, les observations, les comparaisons que j'ai dû faire me mettent à même de présenter en peu de pages le résultat de longues années d'expérience, appuyée sur une pratique incessante.

Le but de ce petit livre n'est pas d'ajouter une page aux progrès de la *science* équestre, on n'a que trop écrit sur ce sujet; ma seule ambition est de vulgariser

un exercice agréable, utile, salutaire, qui convient à tous, et que réclame l'état actuel, l'aptitude et le besoin de toutes les classes de la société.

Ce n'est donc pas aux hommes qui déjà sont assez avancés en équitation pour briguer le titre d'écuyers que s'adresse cette méthode, mais à tous ceux dont le seul désir est de devenir cavaliers assez habiles pour pouvoir braver aussi bien les éventualités du sport et de la guerre que celles de la simple promenade.

Les anciens principes — ceux du moins qui sont parvenus jusqu'à nous par l'exemple, la pratique et la démonstration orale — sont les meilleurs, et je m'y tiendrais si les ouvrages écrits ne pêchaient par le manque de clarté dans l'application

de détails, qui sont la base fondamentale de l'équitation.

On a fait de tout temps beaucoup trop de métaphysique équestre, on s'est trop occupé d'une science dont le but est d'obtenir les allures artificielles indispensables aux *airs* compliqués de la *haute école*, et trop négligé l'art d'utiliser les allures simples que le cheval tient de la nature.

Ici, je m'occuperai seulement de cet art, laissant de côté une science dont l'étude ne saurait profiter qu'après avoir acquis les connaissances préliminaires indispensables — et assez étendues au reste — qu'on puisera dans ce petit livre.

Il a aussi pour but de protester contre une grande erreur, à savoir : que l'habitude du cheval suffit pour former un cava-

lier. L'habitude ne formera jamais qu'un cavalier incomplet, si ce qui constitue les premiers principes de l'équitation ne lui est pas clairement enseigné, s'il ignore les lois d'équilibre naturel, de position et de locomotion qui régissent les allures du cheval, si le physique seul du cavalier agit sans être guidé par l'intelligence.

Cette intelligence doit donc être éclairée; elle seule peut donner aux *aides* le degré de délicatesse ou de puissance nécessaire à une bonne exécution; car il y a deux hommes dans le cavalier : l'homme physique et l'homme moral, la partie intelligente et la partie mécanique.

Le but de ce petit livre, en éclairant l'intelligence, en mettant le physique à même d'exécuter sans erreurs, sans tâtonnements,

est de former de véritables cavaliers, des *hommes de cheval,* dans toute l'acception du mot.

Le travail compliqué de la *haute école* n'est abordable qu'arrivé à ce point, et ce travail comporte toute la matière d'un volume séparé.

De l'accueil que le public daignera faire à cette première partie d'un ouvrage progressif dépendra la publication de la seconde. Puisse l'indulgence que je réclame pour LE CAVALIER m'encourager à la faire suivre par L'ÉCUYER ; car tel est le titre que je réserve à la dernière partie de cet essai sur l'art équestre.

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ÉQUITATION

I

DE L'ÉQUITATION

L'équitation peut se diviser en deux parties : l'art et la science; à l'écuyer seul l'étude approfondie de la science; l'art suffit au cavalier.

Cet art consiste à savoir faire tourner un

1.

cheval à droite ou à gauche, — le ranger de *deux pistes*, — reculer, — faire un demi-tour, — le mettre au galop sur le pied droit ou sur le pied gauche, à volonté, et enfin changer de pied.

Quelque simples que paraissent ces mouvements pour toute personne étrangère à l'équitation, ils ne peuvent cependant être obtenus sans le secours de l'art. — Il me serait facile de le démontrer ici en quelques pages, mais, pour éviter un double emploi, j'en ferai seulement ressortir la preuve des principes qui suivront dans ce traité.

DE LA POSITION DU CAVALIER

II

DE LA POSITION DU CAVALIER

Je considère comme impossible une règle fixe, immuable pour la position uniforme de toutes les parties du corps. Chez des hommes de constitution différente, cette position doit nécessairement être modifiée en

raison de l'organisation physique du cavalier.

Un homme ne peut pas plus être tout à fait semblable à un autre à cheval, qu'il ne l'est à pied.

C'est donc au professeur à juger de ce qu'il peut exiger de l'élève pour obtenir une position *naturelle* et non *factice*, tout en se rapprochant autant que possible d'un type général dont il sera donné plus loin la description.

La position du cavalier est à l'équitation ce que la grammaire est à l'art de parler et d'écrire.

On peut écrire sans savoir l'orthographe, parler sans être grammairien, et monter à cheval sans être cavalier ; seulement les mots *casterole* et *colidor* ne sont pas plus ridicules

dans le langage que certaines positions en équitation.

Ajoutons en passant que, dans ce dernier cas, les fautes peuvent entraîner des conséquences bien autrement graves que dans l'autre.

Il est donc essentiel de soigner cette première partie de l'éducation équestre, car de même qu'on doit parler et écrire correctement avant de penser à devenir littérateur, il faut savoir la grammaire de l'équitation, c'est-à-dire être cavalier, avant d'ambitionner le titre d'écuyer.

La première chose dont on devra s'occuper est la position.

Le corps du cavalier se divise en plusieurs parties, dont chacune a son emploi spécial; elles concourent, les unes à la tenue, les autres à la direction.

J'insiste dès à présent sur cette *spécialité*, me réservant de prouver plus loin que cet ordre ne peut être interverti sans compromettre gravement la sécurité du cavalier.

Deux éléments constituent la tenue : la force d'une part, de l'autre, le liant et la souplesse.

Cette souplesse est aussi nécessaire à la tenue que la force; car, ainsi que l'indique le mot, c'est par le *liant* que le cavalier se lie au cheval.

Les cuisses tournées sur leur plat et adhérant à la selle, les genoux qui en pressent les quartiers, et au besoin les jarrets et les gras de jambe, constituent la tenue par la force.

Le torse droit et souple doit être en parfaite harmonie avec le cheval et se lier à tous

ses mouvements. De cette harmonie naît l'équilibre.

L'équilibre est la condition de tout corps oscillant sur sa base. Or la base du cavalier étant l'*assiette*, elle doit suivre tous les mouvements du cheval, car déplacée, l'équilibre serait détruit et avec lui la tenue, conséquence qui rendrait les moyens de direction impossibles.

Le corps formant une ligne droite dont l'assiette est la base, la perpendiculaire est nécessairement la condition normale de la position. Ce corps, dans son rapport avec celui du cheval, doit donc agir dans les mêmes conditions qu'une barre perpendiculaire fixée par un pivot mobile sur une autre base transversale ; elles forment une croix.

Si une des extrémités de la barre horizontale s'élève, c'est-à-dire si le cheval pointe

ou rue, celle qui est perpendiculaire ne doit pas quitter sa ligne; le cavalier reste droit de fait, quoiqu'il porte le corps en avant par rapport au cheval si ce dernier pointe, ou en arrière s'il rue.

La souplesse et la force constituent donc la solidité à cheval; par la souplesse, les flexions de reins sont au haut du corps ce que les ressorts d'une voiture sont à la caisse; elles arrêtent et interceptent en l'annihilant la réaction qui part du sol.

Entre le cavalier qui a du liant et celui qui n'en a pas, il y a donc la même différence qu'entre une voiture bien suspendue et un char posé sur l'essieu; en continuant ma comparaison, je dirai que, par leur adhérence, les cuisses et les genoux sont les écrous qui fixent les ressorts au train; que le cheval est ce train, et qu'enfin le cavalier

comme la caisse en suivent tous les mouvements.

Mais j'insiste sur une recommandation : le liant ne doit pas entraîner le mol abandon du corps, ni la force avoir pour résultat la roideur.

Un mot sur la fausse position.

Si les cuisses ne sont pas tournées sur leur plat, elles ne peuvent adhérer à la selle dans toute leur longueur, et les genoux se trouvent détachés des quartiers sur lesquels ils n'opèrent par conséquent aucune pression.

Dans ces conditions le cavalier n'est que *posé* sur le cheval, il n'y est pas fixé, et à la moindre réaction le corps se trouve jeté hors de la ligne perpendiculaire.

Si c'est en arrière, les genoux remontent, et, n'étant plus en contact avec les points

d'appui qui consolident la tenue, ne trouvent plus que le vide. Si au contraire le corps penche en avant, toute tenue disparaît, et la plus légère réaction le fait tomber sur l'encolure.

Dans l'un et l'autre cas le cavalier ne peut plus se servir de ses jambes, ni comme tenue ni comme aides. Entraînée forcément par un mouvement instinctif et spontané, la main s'attache avec violence aux rênes, les talons s'accrochent aux flancs du cheval, chez lequel le désordre du cavalier fait naître le désordre dans les allures d'abord, les défenses ensuites. Si le cheval est vigoureux, brusquement comprimé par deux effets contraire, dont l'un le pousse brutalement en avant, tandis que l'autre le rejette avec force en arrière, il se renverse ou s'emporte en plongeant sur la main.

S'il est froid, il s'accule en tournant sur lui-même et finit presque toujours par se débarrasser de son cavalier.

Pour revenir à la bonne position, je ne saurais trop répéter que l'on doit apporter le plus grand soin à bien placer un élève, car (cette remarque est de la plus grande importance) une bonne position est tellement indispensable, que la pesanteur spécifique du corps *bien placé* est presque aussi utile que la pression des cuisses et des genoux pour rester en selle lorsqu'un cheval bondit.

Le cavalier dont la tenue est assurée par la position, par la pression des cuisses et des genoux, par la souplesse et l'équilibre du corps, est maître du mouvement de ses jambes.

Leur pression derrière les sangles sert à

donner l'impulsion; cette pression qui doit être progressive et plus ou moins énergique, suivant la sensibilité du cheval, ne peut se faire sentir régulièrement et par degrés que lorsque le cavalier n'est pas troublé par le désordre de la tenue; mais, cette tenue assurée, le cavalier, maître de ses mouvements de jambes, s'en servira avec tact, avec une délicatesse fine et moelleuse ou toute la puissance d'énergie et de force qu'il jugera nécessaire.

Il n'aura pas à redouter alors les acoups, les brusques attaques qui arrivent toujours lorsque le cheval n'est pas complétement enveloppé.

L'aisance, le calme et l'élégance qu'on remarque parfois chez certains cavaliers prouvent que chaque partie du corps, remplissant seulement les fonctions qui lui sont

attribuées, concourt à cet ensemble parfait qui lie l'homme au cheval et semble en former un seul être; car l'idéal de l'art équestre est la fable du Centaure, et non l'histoire de Mazeppa, bien qu'il fût extrêmement *lié* à son cheval, mais pas précisément par les moyens que j'indique.

DE LA MAIN



III

DE LA MAIN

J'ai dit que les jambes du cavalier donnaient au cheval l'impulsion qui le fait se porter en avant.

Cette impulsion donnée, la main de la bride a toute la responsabilité des allures.

C'est elle qui les règle, imprime la direction et engage le mouvement que les jambes continuent en entretenant l'action.

Il arrive souvent qu'à la moindre tension des rênes le cheval s'arrête. Or elles ne peuvent agir sans arriver à une tension, quelque faible qu'elle soit; il faut donc savoir s'en servir de manière à ne pas ralentir (involontairement) l'allure.

DES EFFETS DE MAIN

IV

DES EFFETS DE MAIN

La main sert à diriger le cheval, à le ralentir, l'arrêter et le faire reculer.

C'est presque toujours des faux effets de main que viennent les défenses, mais le cavalier dont la main exercée n'emploie ja-

mais que la force nécessaire est certain de tirer bon parti de ses chevaux.

Je ne dirai qu'un mot du bridon, pour passer de suite à la bride.

Ainsi qu'il est expliqué aux *principes généraux*, le bridon doit être tenu une rêne dans chaque main. — Les doigts fermés se faisant face, — le pouce allongé sur chaque rêne, — les poignets séparés l'un de l'autre à 15 ou 16 centimètres et soutenus à la hauteur de l'avant-bras.

Pour porter le cheval en avant, on baissera peu à peu les poignets après avoir fermé progressivement les jambes derrière les sangles.

On écartera la rêne droite pour tourner à droite, — la gauche pour tourner à gauche. — Enfin, pour arrêter le cheval, on élèvera

progressivement les poignets en tirant sur les rênes.

Quelques indications orales du professeur expliqueront beaucoup mieux ces principes élémentaires que bien des pages inutiles.

Mais il n'en est pas de même de la bride, dont la théorie doit être étudiée à fond, avec le plus grand soin pour rendre la main adroite et légère, pour la faire opérer avec justesse, car elle assume toute la responsabilité des allures et de la direction.

La faute la plus commune, et aussi la plus redoutable, consiste dans les acoups ; — pour les éviter, les rênes doivent être tendues, mais sans agir sur le mors, c'est-à-dire que la tension doit s'arrêter au simple poids des rênes. Dans cette position, le cheval a la liberté de se porter en avant, et la main est

prête à produire tous les effets sans agir par acoup.

Supposons que le cheval se jette brusquement de côté, les rênes étant légèrement tendues, c'est-à-dire *prêtes à agir*, il suffira, pour le maintenir, pour avoir une action progressive sur le mors, de rapprocher légèrement la main du corps, tandis qu'avec les rênes flottantes la tension n'arriverait que brusquement en imprimant au mors une secousse dont le résultat inévitable est toujours un acoup violent.

RENDRE, RAPPELER

OU LES DEMI-ARRÊTS

V

RENDRE, RAPPELER

OU LES DEMI-ARRÊTS

Les rênes tenues avec ce degré de légère tension que je viens d'indiquer, si la main, après s'être rapprochée du corps, revient à sa position première, elle rend, puisque l'effet du mors cesse de se faire sentir; mais, au

plus imperceptible retour de la main vers le corps, il agira immédiatement, — c'est ce que j'appelle *demi-arrêt*, et l'art de former les demi-arrêts est, — si je puis m'exprimer ainsi, — la clef du mouvement.

Plus tard, je parlerai des jambes comme auxiliaires obligés de la main ; mais, pour laisser le plus de clarté possible aux principes que j'expose, je traiterai ici de la main seule. Une fois ses fonctions bien comprises, le complément de son action par celle des jambes ne sera que plus facile à comprendre.

En portant à droite ou à gauche la main de la bride, elle doit agir non-seulement par *pression* sur l'encolure, mais aussi par *traction* sur le mors. Ces deux effets sont nécessaires pour détourner le cheval de la ligne qu'il suit, et l'acheminer sur une nouvelle.

Si le mors agit trop longtemps ou avec trop de force, le cheval est forcé de s'arrêter. Pour ne pas prendre sur l'action, il faut donc savoir former des demi-arrêts proportionnés à la sensibilité des barres du cheval. — Il faut surtout rendre à propos.

Rendre à propos, c'est, — au moment même où le cheval obéit à l'indication des rênes, — replacer la main comme je l'indique ci-dessus, c'est-à-dire avec les rênes si légèrement tendues qu'elles cessent d'agir sur le mors.

Chaque fois que la main de la bride se porte à droite ou à gauche pour un changement de direction, elle doit donc rendre aussitôt que les épaules déplacées s'acheminent sur la nouvelle ligne; mais pour y arriver droit, il faut *rendre* et *reprendre*.

Exemple :

Supposons que je veuille tourner à droite. Je forme de ce côté un soutien de main calculé sur la sensibilité du cheval. Aussitôt que les épaules se déplacent, je rends, — bien entendu du mors seulement, car il ne faut pas perdre de vue ce léger degré de tension exigé pour les rênes,—je recommence ces effets de main à chaque pas de côté dans la direction que j'imprime aux épaules, et lorsqu'elles sont arrivées sur la nouvelle ligne que je veux parcourir, la main, reprenant sa position première, est toute prête à empêcher un nouveau déplacement.

Dans la pratique, les effets que je viens d'indiquer doivent être tellement fins, et exigent des mouvements de main si imperceptibles, que l'œil ne saurait les suivre.

L'application de ce principe évitera bien des défenses, bien des luttes où, l'avantage

restât-il au cavalier, les torts n'en seraient pas moins de son côté.

C'est comprimé par une main inhabile qui arrête l'avant-main en voulant la diriger, tandis que poussée par la pression des jambes, l'arrière-main tend à se porter en avant, que le cheval résiste. Peut-il faire autrement lorsque, sollicité par deux exigences contraires, sa résistance à l'une n'est après tout que la conséquence nécessaire de son obéissance à l'autre?

Mais, pris entre deux forces opposées, entre deux tortures, il cherche naturellement à se soustraire à toutes deux à la fois, et tel cheval qui aurait obéi sans la moindre hésitation à une main habile, se défend à outrance sous un cavalier d'autant plus exigeant quelquefois qu'il est plus inexpérimenté et plus maladroit.

EFFETS DE RÊNES

VI

EFFETS DE RÊNES

Chaque rêne de la bride a une mission particulière qui, accomplie séparément, concourt simultanément à l'ensemble dont le résultat est l'*effet de bride*.

Ainsi, pour porter le cheval à droite, la

3.

rêne droite doit agir par *tension sur le mors*, la gauche par *pression sur l'encolure.*

Il est bien entendu que les moyens sont inverses pour tourner à gauche.

C'est pour cette raison que l'on commence les jeunes chevaux avec le bridon. Chaque rêne, tenue séparément dans chaque main, produit pour son compte un effet particulier. Réunis ensuite, ces deux effets concourent à l'ensemble que plus tard la main de la bride doit seule obtenir.

On comprendra toute l'utilité de ces effets de rênes, si on remarque combien il est difficile, à une allure vive, de faire tourner un cheval à droite ou à gauche sans qu'il ralentisse considérablement cette allure, si même il ne s'arrête pas. Et ce ralentissement peut aller jusqu'à la défense, lorsque les effets de

chaque rêne ne concourent pas à la justesse de l'ensemble.

Supposons un cavalier qui, étant au trot ou au galop, veut tourner à droite. Naturellement, il porte la main de ce côté. Mais si les rênes ne sont pas bien ajustées, et la main placée dans les conditions nécessaires pour que la rêne droite agisse par *tension* sur le mors, tandis que la gauche opère par *pression* sur l'encolure, cette dernière rêne agira seule, c'est-à-dire qu'outre la pression qu'elle doit exercer de gauche à droite sur l'encolure, elle tirera en même temps de ce même côté sur le mors, et amènera nécessairement la tête du cheval et le pli de l'encolure à gauche, c'est-à-dire du côté opposé à celui vers lequel la rêne droite aurait dû les entraîner.

Qu'arrivera-t-il alors? Le cheval ne pourra

tourner ni d'un côté ni de l'autre; car, tandis que la rêne gauche, en *appuyant* sur l'encolure, pousse les épaules à *droite*, cette même rêne, en *attirant* le bout du nez à *gauche*, sollicite l'inclinaison et le mouvement en sens opposé.

En équitation comme en toutes choses, c'est déjà beaucoup de savoir ce qu'il ne faut pas faire.

Examinons maintenant comment il faut exécuter.

Pour tourner à droite, les rênes étant d'abord ajustées, il faut, 1° élever un peu la main, afin que la pression de la rêne gauche agisse sur l'encolure et non sur les épaules; 2° arrondir le poignet par un mouvement de rotation qui, raccourcissant la rêne droite, la fasse agir par tension sur le mors en même temps que l'autre agit sur l'encolure.

Il est évident que, dans ces conditions, les effets contraires de chacune des rênes concourent à l'ensemble, d'où suivra nécessairement le mouvement.

Pour faciliter le travail de la main de la bride, il faut non-seulement placer le petit doigt entre les deux rênes, comme cela se fait habituellement, mais encore y ajouter le quatrième doigt ; les rênes étant mieux séparées, l'effet sera plus distinct et plus sûr.

Remarquez qu'en dressant un jeune cheval, on est obligé, pour le faire tourner à droite, d'avoir recours à la main droite pour tirer la rêne de ce côté, tandis que la gauche appuie sur l'encolure, preuve évidente de la nécessité d'assigner à chaque rêne l'emploi particulier qui lui est propre.

Il faut observer que la main est naturellement placée pour tourner à gauche; il suf-

fit de tourner les ongles en dessus pour que la rêne de ce côté agisse avec justesse pendant que la droite appuie sur l'encolure. Il y a une si grande différence entre l'effet de main, difficile pour tourner à droite, et si facile pour tourner à gauche, qu'à une allure vive on voit presque tous les cavaliers tourner de ce côté.

La coutume des Arabes, — dont, comme on le sait, l'équitation est instinctive, vient à l'appui de ce que j'avance ; après avoir fait usage de leurs armes, c'est toujours par un demi-tour à gauche qu'ils fuient devant l'ennemi, et s'ils le chargent de nouveau, c'est par le même demi-tour qu'ils lui font face.

Le professeur surveillera donc avec un soin particulier les effets de rênes employés par l'élève pour faire tourner le cheval à droite.

RÉSUMÉ



VII

RÉSUMÉ

Des détails qui précèdent, il suit naturellement que le corps du cavalier se divise en parties dont chacune a ses attributions, qu'en aucun cas elle ne doit abandonner pour prendre celles des autres ; de même que, dans une

grande fabrique, les travailleurs ont chacun dans leur catégorie un travail spécial qui concourt séparément à l'ensemble de l'œuvre.

Le cavalier assure la tenue par le parfait équilibre du corps, par l'égale répartition de son poids sur le siége qui forme l'assiette, par la fermeté, le liant et la souplesse des reins.

L'assiette supporte le poids du corps et le maintient en équilibre.

Les temps bien saisis, les flexions de reins unissent le cavalier au cheval par le liant et la souplesse.

Les cuisses tournées sur leur plat adhérant à la selle, et les genoux fixés aux quartiers, l'y maintiennent par la force.

Enfin les jarrets et les gras de jambes viennent au besoin en aide à cette force.

La main sert à guider le cheval, à le ralentir, l'arrêter et le faire reculer ;

Le bas de la jambe, à le porter en avant, à maintenir les hanches droites et à diriger l'*arrière-main*.

Si toutes les parties du corps sont placées et agissent dans les conditions que j'ai indiquées, l'harmonie sera parfaite et le travail régulier.

La tenue étant assurée, les jambes transmettront l'impulsion, et la main, la mettant à profit, déterminera le mouvement et imprimera la direction ; car les jambes et la main sont au cheval ce que sont à un navire l'air et le gouvernail ; l'intelligence est le capitaine qui commande la manœuvre, et les aides l'équipage qui l'exécute.

DEUXIÈME PARTIE



LA LEÇON

LA LEÇON

Il y a des organisations chez lesquelles l'intelligence devance l'aptitude physique ; d'autres, au contraire, dont cette intelligence *n'est éclairée* que par les effets matériels. C'est au professeur à modifier ses enseigne-

ments d'après les facultés physiques et morales de l'élève.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

La tête haute, librement dégagée des épaules. Les épaules tombantes et effacées, les coudes tombant naturellement le long du corps sans s'y fixer, les bras libres.

La poitrine ouverte, la ceinture légèrement en avant, mais sans tendre le ventre.

Les reins soutenus, fermes et droits, mais souples et liants.

Le siége (les fesses) portant également sur le cheval.

Le corps libre et droit, de manière que son propre poids maintienne le cavalier dans sa position.

Les cuisses tournées sur leur plat, depuis

CHEVAL DE DEUX PISTES

III

CHEVAL DE DEUX PISTES

De même que les autres quadrupèdes, lorsque le cheval se porte droit devant lui, les pieds de derrière parcourant la même ligne que ceux de devant, tous quatre suivent la même *piste*; c'est pour cette raison

que l'on nomme cette allure travail d'*une piste.*

On appelle au contraire travail de *deux pistes* celui dans lequel les pieds de devant laisseraient une trace sur un terrain de nature à en conserver l'empreinte, tandis que ceux de derrière en formeraient une seconde parallèlement à l'autre.

Dans ces deux circonstances les traces sont dans les mêmes conditions que celles laissées par deux fantassins placés l'un derrière l'autre : ils ne suivent qu'une piste en marchant droit devant eux; si, au contraire, ils exécutent en même temps un à droite, ou un à gauche, ils suivent chacun une ligne différente.

Pour exécuter cet air de manége, il est essentiel de conserver le cheval dans une position qui ne détruise pas les lois natu-

relles de l'équilibre; dans le cas contraire, la contrainte, la gêne qu'il éprouverait le feraient résister et se défendre.

Pour étudier le changement de direction de deux pistes, on se portera à droite ou à gauche sur la ligne du *changement de main;* au pas d'abord, au petit trot ensuite, en ayant bien soin, je le répète, d'opérer régulièrement, afin de ne pas détruire la position dont résulte l'équilibre du corps, l'harmonie des mouvements nécessaires à la locomotion.

A cet effet (en supposant que le mouvement se fasse de gauche à droite), on commencera par déplacer les épaules en portant la main de ce côté, le cavalier ayant, par un effet de jambe, donné préalablement au cheval l'impulsion nécessaire au mouvement. La main agira comme pour exécuter le *doublé,* et le cheval devra toujours être poussé

sur cette main par la pression de jambes du cavalier.

Le degré de force de cette pression ne peut être indiqué à l'avance, il varie selon l'action naturelle et la sensibilité du cheval. — Sous la surveillance du professeur, c'est au tact du cavalier à en régler la puissance.

Le mouvement commencé, la jambe gauche se fera sentir plus que la droite, afin de forcer les hanches à suivre les épaules. Je dis suivre, parce que les épaules doivent toujours entamer le mouvement sur la ligne oblique, et conserver une avance d'un pied environ.

Si telle n'était pas la position, si le cavalier n'arrêtait pas les hanches, qui souvent tendent à devancer l'avant-main; si, au lieu de suivre, enfin, elles venaient à précéder, elles se trouveraient placées de manière à être op-

posées aux épaules, alors le cheval s'arrêterait nécessairement, et le mouvement, devenu pénible, si ce n'est impossible, amènerait la défense dans le cas où le cavalier insisterait.

Ce travail, qui demande beaucoup de soin et beaucoup d'attention, et ne peut être obtenu avec une mauvaise position, devient très-simple dans la bonne; placé comme je l'indique, le cheval répondra aux moindres effets de jambes et de main, et se portera en avant de *deux pistes* sans opposer la moindre résistance.

A la démonstration orale, le professeur doit, en temps convenable, joindre l'exemple en exécutant lui-même, devant l'élève, le mouvement demandé, car des volumes de théories ne sauraient remplacer un enseignement par l'exemple donné à propos.

LE RECULER

IV

LE RECULER

Le reculer doit s'obtenir par le mouvement naturel qui porte le cheval à conserver un équilibre dont l'instinct est commun à tout être animé.

A cet effet, le cavalier, par la pression des

deux jambes, poussera d'abord le cheval sur la main. La main, s'emparant alors de l'impulsion transmise, formera un demi-temps d'arrêt, doux et ferme, destiné à refouler le poids du corps sur l'arrière-main. Ce poids venant à dépasser le centre de gravité, le cheval reculera instinctivement pour conserver son équilibre, et le mouvement sera obtenu.

Le résultat serait tout différent si on tentait de le faire reculer avant d'avoir provoqué l'impulsion en avant; la force qu'on emploierait n'aurait pour résultat que de le forcer à s'arc-bouter sur ses jarrets.

Dans cette position, le mouvement des membres postérieurs devient impossible, et la contrainte, la douleur qu'éprouverait le cheval acculé sur ses jarrets le feraient indubitablement résister.

Ce n'est donc pas par l'emploi et l'insistance de la force qu'on doit faire reculer le cheval ; il suffit de le placer dans une position telle, qu'il soit forcé de reculer de lui-même.

Les conditions du reculer s'obtiendront par les moyens que je viens d'indiquer. Le cheval ayant reculé d'un pas ou deux, le cavalier doit se contenter de cette concession et le porter en avant. Il le caressera avant de recommencer le travail.

Le professeur aura soin de faire observer que, pour continuer le reculer, les moyens sont les mêmes que pour le commencer ; c'est-à-dire que le cheval doit toujours se trouver dans les conditions *successives* de la perte d'équilibre qui amène un pas ou deux en arrière, pour rétablir cet équilibre.

La continuation du mouvement s'obtient

par la répétition des moyens déjà employés.

Si, après avoir obtenu les premiers pas rétrogrades, la main ne rendait pas à propos, le cheval ne tarderait pas à résister, car, après un bon commencement d'exécution, il se trouverait placé dans les mauvaises conditions que j'ai fait connaître plus haut.

LE CERCLE

V

LE CERCLE

Pour décrire un cercle, le travail des aides est beaucoup plus compliqué que dans le doublé. J'ai dit que la position de corps du cheval doit toujours être en rapport avec la ligne qu'il parcourt : droit sur la

ligne droite; arrondi, incliné sur la courbe.

Pour maintenir le cheval sur le cercle, la main agit par demi-arrêts, qui doivent cesser tant que les épaules suivent fidèlement cette ligne, et ne se faire sentir que lorsqu'elles tendent à s'en éloigner.

Les jambes ne doivent pas se borner à transmettre l'action ; mais, agissant d'accord avec la main, elles doivênt aussi arrondir le cheval en raison de la courbe plus ou moins prononcée qu'il parcourt, selon que le cercle est plus ou moins rétréci.

D'autre part, la jambe du dehors, en maintenant les hanches, ne leur permettra pas de se jeter en dehors de la ligne qu'a parcourue l'avant-main, et la jambe du dedans ne les laissera pas entrer dans le cercle.

Le professeur fera remarquer quelle scrupuleuse attention il faut apporter dans l'em-

ploi de ces moyens d'aide, qui, agissant simultanément, concourent à cet ensemble parfait d'où résultent la position, l'équilibre, et, par conséquent, la régularité du mouvement.

Ici comme pendant toutes les leçons, le professeur doit savoir mettre à profit les fautes mêmes de l'élève, car une faute commise, mais sentie, est plus profitable au progrès qu'une bonne exécution due au hasard.

Offrons quelques exemples.

Le cheval en mouvement est naturellement porté à marcher droit devant lui, il tendra donc d'abord à quitter la ligne circulaire pour suivre la droite. Selon toute probabilité, ce sont les épaules qui entameront cette direction.

Pour le replacer sur le cercle, l'élève commettra plusieurs fautes ; je me contenterai d'en indiquer ici quelques-unes.

En supposant, par exemple, qu'il soit en cercle à droite, si la main se porte trop vivement et avec trop de force de ce côté, les épaules du cheval — de dehors qu'elles étaient — se trouveront portées en dedans.

Supposons pourtant que par hasard la main n'ait pas imprimé aux épaules un mouvement plus grand que celui nécessaire pour les replacer sur le cercle ; quelque restreint qu'ait été ce mouvement, il aura cependant fait sortir les hanches en dehors du cercle, si elles n'ont pas été maintenues par la jambe gauche, car il en est du cheval *non maintenu par les aides*, comme d'une barre sur un pivot : le mouvement d'une extrémité déplace l'autre.

Si, au contraire, ce sont les hanches qui pendant la marche se portent en dehors du cercle, et que pour les y replacer le cavalier se serve isolément de la jambe gauche, sans

que la main contienne les épaules, il déplacera ces épaules par le mouvement des hanches, de même que dans le premier cas les hanches avaient été déplacées par celui des épaules.

Ce n'est pas tout. Il ne suffit pas que la main sache contenir les épaules pendant l'action de la jambe gauche (celle du dehors), il faut encore que celle du dedans empêche les hanches d'entrer dans le cercle.

Pour qu'un cheval soit placé d'une manière régulière, il faut donc que ses pieds de derrière marchent sur la même piste que ceux de devant; il faut qu'il soit arrondi et incliné en raison de l'arc de cercle qu'il parcourt.

Plus le cercle est rétréci, plus le cheval est forcé de s'asseoir sur ses jarrets, position pénible qu'on ne doit exiger qu'avec beaucoup de discrétion.

On ne commencera donc à rétrécir le cercle que lorsque dans une grande ligne courbe le cheval se portera franchement sur la main, et que ses hanches, suivant fidèlement la ligne des épaules, obéiront à la pression des jambes sans chercher à les forcer pour s'échapper en dehors ou en dedans.

Le cercle est un très-bon exercice pour l'assouplissement des hanches et des jarrets, mais il faut que la main agisse avec légèreté et rende à propos dans les demi-arrêts.

Un effet trop soutenu, un soutien trop prolongé auraient pour résultat l'acculement, et dans cette condition le cheval ne manquerait pas de déplacer ses hanches en les jetant d'un côté ou d'un autre.

Il est donc essentiel que le cavalier entretienne l'action, l'impulsion, avant de chercher à diriger.

Il faut bien se pénétrer de cette vérité, base première de l'équitation, qu'il n'y a pas de direction possible sans impulsion préalable; sans elle, en tentant de diriger le cheval, on n'arrivera jamais qu'à l'acculer.

les hanches jusqu'aux genoux, doivent s'allonger par leur propre poids, en embrassant également le corps du cheval.

Le pli des genoux liant, les jambes tombant naturellement.

Les pieds de même, sans chercher à en soutenir la pointe.

Une rêne de bridon dans chaque main; les doigts fermés se faisant face, le pouce allongé sur chaque rêne, les poignets séparés l'un de l'autre de quinze ou seize centimètres et soutenus à la hauteur de l'avant-bras.

ARTICLE PREMIER.

La position de la jambe dans l'inaction dépend entièrement de celle de la cuisse et des genoux. Après avoir placé l'élève en selle

ou en couverte, on devra s'occuper immédiatement de cette position.

Mais il faut remarquer que, chez l'élève qui commence, la position d'une partie du corps ne s'obtient jamais qu'au détriment d'une autre, si on n'y porte attention.

Ainsi la cuisse, tournée sur son plat, doit être aussi perpendiculaire que possible, tout en conservant l'élève *parfaitement assis* et le corps droit.

Pour obtenir cette position des cuisses, lorsqu'on fera reculer les genoux, qui tendent toujours à remonter en se portant en avant, on devra veiller à ce qu'à son tour le corps ne s'y porte pas en faisant la bascule, ce qui placerait le cavalier sur l'enfourchure.

D'autre part, lorsque, pour placer le corps, on forcera l'élève à s'asseoir, le siége portant également sur toutes ses parties, on devra

l'empêcher de se renverser, de remonter les genoux et de les porter en avant.

ART. 2.

Les jambes du cavalier donnent l'impulsion et entretiennent l'action.

C'est par l'approche du bas des jambes, serrant avec progression les flancs du cheval, qu'on le porte en avant.

A ce mouvement, l'élève est toujours disposé à écarter les cuisses, en éloignant les genoux du quartier de la selle; le professeur empêchera de contracter cette habitude.

Pour rendre le mouvement plus facile, et pouvoir mieux le surveiller, il tiendra l'élève en place, exerçant le pli du genou et faisant fermer progressivement le bas de la jambe,

en forçant la cuisse et le genou à conserver sans roideur leur position.

Une fois le mouvement bien compris et exécuté en place, on mettra le cheval au pas d'abord, au petit trot ensuite, ayant soin de ne laisser augmenter l'allure que peu à peu, et à mesure que le cavalier diminuera la contraction, suite inévitable du mauvais emploi de force auquel il ne manquera pas d'avoir recours dans les commencements.

Mais lorsqu'il sera parvenu à assurer les cuisses et les genoux, que le mouvement des jambes n'influera pas sur leur position et leur adhérence aux quartiers de la selle, il aura acquis le sentiment de la tenue.

Ce sentiment est une sorte de révélation pour l'élève ; elle vient l'éclairer. Alors seulement il comprend les causes qui lui faisaient chercher en vain la tenue lorsque ses

genoux, se détachant des quartiers de la selle, remontaient et perdaient leurs points d'appui.

Sentant le résultat *de la position* et des pressions qui consolident la tenue et assurent sa confiance, il lui sera impossible de ne pas y avoir recours, et il tendra toujours à augmenter une puissance de solidité qui lui deviendra familière.

Alors, n'étant plus préoccupé par l'incertitude de l'équilibre, par la crainte des déplacements et des chutes, son intelligence, libre de toute distraction, se portera entière sur l'emploi des aides, et les progrès seront rapides.

LE DOUBLÉ

ET LE CHANGEMENT DE MAIN

II

LE DOUBLÉ

ET LE CHANGEMENT DE MAIN

Une fois pour toutes, il est bien entendu que, lorsque les circonstances l'exigent, c'est-à-dire lorsque la leçon orale ne suffit pas, le professeur doit exécuter lui-même devant ses élèves tout ce qu'il enseigne.

Je ne crois pas devoir m'astreindre ici à une définition minutieuse du petit nombre de figures de manége nécessaires à l'éducation du cavalier, je me contenterai donc de les indiquer seulement, pour ne m'occuper que des moyens de les exécuter correctement.

Le *doublé* est un mouvement par lequel on quitte un des côtés du manége, avant d'arriver au bout, pour gagner le côté opposé, c'est-à-dire que l'on fait un peu plus tôt, et sans que le cheval soit maintenu par le mur lorsqu'il traverse le manége, le mouvement qu'on aurait fait à l'extrémité de la ligne et sans quitter ce mur.

En supposant le cavalier marchant à main droite, il quitte le mur en tournant à droite, traverse le manége, et tourne encore à droite en arrivant sur le côté opposé. Par ce mou-

vement, il a seulement raccourci le manége.

Pour doubler, il faut donc commencer par déplacer les épaules de la ligne droite qu'elles parcourent, et les placer sur celle à angle droit sur laquelle elles doivent précéder l'arrière-main.

Pour exécuter le doublé, le travail de la main est expliqué tout au long à l'article *effets des rênes*; je me contente donc d'y renvoyer le lecteur, en lui rappelant que les jambes, ainsi qu'il est expliqué à chaque page de ce livre, doivent toujours venir au secours de la main, en maintenant les hanches, en entretenant l'action et poussant assez la masse sur la main pour qu'elle sente toujours l'appui du mors.

Le changement de main se fait comme le doublé, avec cette différence qu'au lieu de traverser le manége par une ligne droite,

l'élève doit maintenir son cheval sur la ligne diagonale qui, aboutissant au côté opposé, le place à main gauche s'il était à main droite, et *vice versâ*.

En une minute le professeur expliquera suffisamment cette figure. Elle s'exécute par les effets de mains et de jambes indiqués pour le doublé. Mais l'arc de cercle à faire parcourir aux épaules, pour changer de ligne, étant moins grand dans le changement de main que dans le doublé, le nombre des demi-arrêts sera nécessairement moindre.

LE DEMI-TOUR

VI

LE DEMI-TOUR

Pour faire exécuter au cheval le *demi-tour*, il ne suffit pas d'imprimer la direction par la main ; les jambes ne sont pas moins nécessaires, et le juste emploi de ces deux moyens d'aide est indispensable pour obtenir le mouvement.

Pour tourner à droite, le cavalier doit élever la main, la porter de ce côté en arrondissant le poignet; les jambes près en raison de la sensibilité du cheval empêcheront cet effet de main de le faire revenir sur lui-même et de s'acculer.

Aussitôt que les épaules se déplacent, il faut rendre et renouveler le mouvement en portant de nouveau les épaules sur la ligne circulaire que doit parcourir l'avant-main, en rendant à chaque pas.

Les effets de main continueront jusqu'à ce que le demi-tour soit achevé.

Pendant que les épaules sont en mouvement, les hanches doivent être maintenues presque sur place, — je dis presque, parce que les jambes, venant continuellement au secours de la main pour empêcher le cheval de s'acculer, tendent à le porter en avant (ce

qu'il faut faire au reste dans les commencements du dressage).

Ainsi qu'une aiguille mobile placée sur un pivot dont une extrémité mise en mouvement déplace successivement l'autre en sens inverse, le cheval, en portant l'avant-main à droite, tendra toujours à jeter les hanches à gauche ; il faut donc, pour exécuter le demi-tour à droite, donner plus de puissance à la jambe gauche, l'action des deux jambes ayant pour but d'empêcher le cheval de s'acculer ; la gauche doit en outre s'opposer au déplacement des hanches.

L'observation de ce principe est très-essentielle, afin d'empêcher le cheval de jeter les hanches à gauche pour éviter de s'asseoir sur les jarrets.

Enfin, pour que le demi-tour soit exécuté avec précision, les jambes doivent pousser

continuellement le cheval sur la main qui le maintient par des demi-arrêts, tout en lui faisant exécuter le mouvement. Alors la résistance devient impossible, les jambes, tout en l'empêchant de s'acculer, lui donnent le degré d'impulsion nécessaire pour que la main puisse diriger, et le dispose ensuite à se porter en avant lorsque la main, cessant d'imprimer la direction circulaire, le dirige droit devant lui.

LE GALOP

VII

LE GALOP

Un cavalier doit pouvoir faire partir à volonté le cheval sur le pied droit ou sur le pied gauche ; il doit également pouvoir le faire changer de pied lorsque, pour tourner à droite ou à gauche, il ne se trouve pas sur

celui que réclament impérieusement les lois de gravité, d'équilibre et de locomotion.

Essayez un demi-tour à droite lorsque le cheval galope sur le pied gauche, il refusera, car il *est forcé* de s'arrêter ou de perdre l'équilibre. S'il obéissait, ce ne serait qu'entraîné par l'effet de la main ; semblable alors au danseur de corde qui n'a plus que deux ou trois pas à faire avant de tomber ou de rétablir le centre de gravité, il n'obéirait que pour deux ou trois foulées seulement, car s'il ne changeait de pied, la jambe droite croisant la gauche qui ne pourrait suivre la direction imprimée, l'équilibre serait détruit et le cheval exposé à s'abattre.

Bien que difficile à apprendre, le galop est une allure facile pour le cheval dressé ; l'expérience lui enseigne si bien alors à se mettre de lui-même sur le bon pied, qu'il devient

souvent fort difficile de le faire galoper à faux.

La même raison le porte souvent aussi à prévenir l'exigence du cavalier dans les changements de main, lorsque, quittant un des côtés du manége pour se porter vers l'autre, il se trouve sur la ligne diagonale qu'il doit d'abord parcourir.

Il se souvient qu'à l'extrémité de cette ligne doit s'opérer le changement, et, dans sa préoccupation, il est naturellement porté à l'exécuter d'avance. Il y a même des chevaux qui opposent de vives résistances pour parcourir toute la ligne diagonale sur le même pied; ils changent malgré toute la puissance des jambes du cavalier. Dans ce cas il est bon de supprimer pendant quelque temps la substitution de pied de *tact au tact.*

Pour habituer un cheval à ce travail, il

faut l'arrêter dans son galop ; n'exiger le changement que par un nouveau départ, et au bout de quinze jours il changera de lui-même.

Opéré dans certaines conditions d'airs compliqués de haute école, ce mouvement n'est souvent destiné qu'à faire briller le talent de l'écuyer.

Ce n'est pas sous ce point de vue que j'ai à l'envisager ici ; je rappelle de nouveau que mon but est seulement de former des cavaliers ; mais, pour tout cavalier il est indispensable de savoir faire partir le cheval juste,— ce qui est facile lorsqu'il est dressé, — indispensable, dis-je ; en voici la raison :

Je galope à droite, et veux tourner à gauche, comment le *bipède* de ce côté, c'est-à-dire les jambes gauches de derrière et de devant pourront-elles entamer le mouvement,

puisque sur elles repose tout le poids de la masse à chaque départ du temps du galop?

De plus, servant de point d'appui à la foulée droite, elles sont nécessairement comprimées, et si elles ne se débarrassent par un changement de pied de la charge qu'elles supportent, le cheval, ne pouvant répondre à l'effet de mors et de jambes du cavalier, s'arrêtera court si on insiste en le maintetenant au galop.

Pour tourner à gauche, il faut donc établir en sens inverse toutes ces conditions, ce qui s'obtiendra par un changement de pied.

Dans son équilibre, le cheval ressemble alors à une balance à laquelle on a retiré d'un des plateaux le poids que l'on place dans l'autre.

Il faut apporter le plus grand soin à la leçon du galop.

Dans les commencements, cette allure doit succéder au petit trot. La main de la bride marque un temps d'arrêt soutenu; mais, ce temps d'arrêt ne devant rien prendre sur l'action qui porte le cheval en avant, la pression des jambes augmentera progressivement, de manière à accélérer la marche. Les épaules, stimulées par l'action qui les chasse en avant, retenues par la main qui les comprime, ne peuvent que s'enlever, et changent nécessairement l'allure.

Pour faire partir le cheval sur le pied droit, les aides doivent agir avec ensemble et dans l'ordre suivant : la rêne gauche maintenue un peu plus courte, et ramenant la tête de ce côté, arrête l'épaule gauche, tandis que la droite, libre et allégée, peut entamer la première le galop. Au moment du départ, la main, en s'élevant, fera refluer sur l'arrière-

main le poids des épaules, qui seront ainsi disposées à s'enlever, lorsque, poussées par les jambes du cavalier, la bride s'opposera à leur laisser prendre plus de terrain en avant.

Dans cette position, l'épaule droite est plus élevée, plus avancée et plus allégée que la gauche; il faut obtenir les mêmes conditions pour l'arrière-main. A cet effet, la jambe gauche augmentera sa pression, même jusqu'à l'éperon, si cela est nécessaire (les jambes, comme la main, doivent agir en raison du degré de sensibilité du cheval); la jambe droite, soutenant l'effet transmis par la gauche, devra aussi maintenir les hanches, empêcher le cheval de se mettre de travers en se traversant, et contribuer pour sa part à le porter en avant.

La main marque, de bas en haut, le temps d'arrêt indiqué ci-dessus. Si le cheval part

juste, il est important de rendre immédiatement pour l'empêcher de s'arrêter.

Cette allure demande les plus grands ménagements et une patience extrême, surtout lorsque les chevaux se *désunissent*.

Un cheval peut être désuni du devant ou du derrière; il l'est du devant (nous supposerons toujours le galop à droite), lorsque la jambe gauche antérieure commence le galop; il l'est du derrière, lorsque le pied droit postérieur est plus en arrière que le gauche.

Dans le premier cas, l'irrégularité est dans les mouvements du bipède antérieur. Dans le second, c'est le bipède postérieur dont l'ordre est interverti.

Lorsque le cheval obéit, il faut se contenter de quelques temps de galop, le calmer, le mettre au pas et recommencer.

Dans les changements de main, et jusqu'à

ce que les chevaux soient parfaitement dressés, on devra les arrêter avant de terminer la ligne qui conduit au côté opposé du manége, y arriver en dédoublant l'allure, et ne repartir au galop qu'après avoir obtenu les conditions inverses d'équilibre et de position indiquées pour le galop à droite.

Les cavaliers ne devront pas se décourager si, dès les commencements, ils n'obtiennent pas immédiatement de résultats, c'est que les moyens employés ne sont pas ceux que j'ai indiqués.

Quand ils auront réussi, ils devront veiller à ne pas fatiguer leurs chevaux, à les renvoyer à l'écurie lorsque après une longue résistance ils finissent par céder.

Je terminerai par un avis essentiel. Il y a des chevaux qui se traversent à tel point, qu'il devient impossible d'en obtenir le dé-

part au galop. Dans ce cas, il est bon (sur la ligne droite seulement) de les galoper à *contre-pied*, c'est-à-dire en faisant partir la jambe qui se trouve du côté du mur ; maintenues par ce mur, les hanches ne pourront se jeter de côté, comme elles le faisaient d'abord en forçant la jambe du cavalier.

LE RAMENER



VIII

LE RAMENER

Le but que je me suis proposé en livrant ce petit ouvrage à la publicité est de combler la lacune regrettable qui existe dans ce qui a été écrit sur l'équitation.

En général, les livres qui traitent de cet

7.

art en font une science ardue à peine intelligible pour ceux mêmes qui déjà ont acquis des connaissances étendues.

La science obscure de ces livres abstraits ne s'adresse qu'aux cavaliers qui, habiles déjà, ont l'ambition de devenir écuyers, c'est-à-dire d'aborder la partie scientifique de l'équitation ; métaphysique équestre dont l'obscure profondeur égare souvent l'intelligence du lecteur.

Écrire dans le même sens serait ajouter un livre inutile à tous ceux qui existent déjà ; celui-ci a seulement pour but de former des cavaliers, mais des cavaliers dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire des hommes de cheval habiles, sachant parfaitement monter soit pour la guerre, la chasse, ou simplement le voyage ou la promenade.

Ce n'est donc pas sans hésiter que, dans

un traité écrit dans ces seules conditions, j'aborde l'épineuse question du *ramener*.

Que d'abus a entraînés ce mot, que de chevaux il a fait défendre, que de natures défectueuses seulement ont été par lui totalement ruinées !

Forcé, cependant, d'en parler au point de vue de l'instruction nécessaire au cavalier, je le ferai avec une telle réserve, que la marche rationnelle que j'indique, marche basée sur les lois exactes de l'équilibre et du mécanisme animal, saura faire éviter à ceux qui voudront la suivre les erreurs funestes, la cruauté, les fautes irréparables que, trop souvent, le *ramener* fait commettre.

La finesse et la fidélité de la bouche du cheval ne tiennent pas seulement à la sensibilité des barres et au plus ou moins d'é-

paisseur de leur enveloppe charnue, elle dépend aussi de la position de la tête et de l'encolure.

Ainsi qu'une baguette flexible, mais parfaitement droite, résistera même à la forte pression exercée sur les deux extrémités en tendant vers son centre, et ploiera avec facilité si elle est d'abord légèrement courbée, de même l'encolure du cheval résistera si la tête, sollicitée par le mors, agit sur des vertèbres qui, superposées, forment arc-boutant, mais cédera si l'encolure, arrrondie, dispose préalablement ces vertèbres à ployer comme autant de charnières.

Une tête bien placée doit donc être perpendiculaire, car la conséquence de cette position entraîne celle de l'encolure; ainsi placé, le cheval apprécie tous les effets de main.

Mais tous les chevaux n'ont pas naturellement cette position, et l'art, dans ce cas, doit venir au secours de la nature.

Le mot *ramener* contient en lui-même sa définition; on doit avoir recours au *ramener*, lorsqu'il s'agit de *ramener* à une bonne position la tête qui s'en éloigne. .

Si, par exemple, un cheval a l'encolure renversée, et, par conséquent, porte au vent, il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'en tirer parti dans cette position ; il faut donc *ramener* la tête et l'encolure, ce qui, — outre le juste emploi de force, l'accord parfait de la main et des jambes, — demande aussi beaucoup de douceur, et surtout de patience.

Le cavalier se trouve alors exactement dans les conditions d'un chasseur à l'affût qui, après s'être embusqué sur le passage

du gibier, doit savoir attendre en silence; car si, dans l'empressement de l'impatience, il quittait l'affût pour se porter au-devant de la pièce, afin de la tirer plus tôt, il courrait grand risque de revenir *bredouille*.

De même le cavalier, après avoir employé les moyens que je vais indiquer, devra en *attendre* le résultat. S'il voulait l'obtenir trop vite, si, aux effets de tact et d'ensemble, il substituait la force, il manquerait aussi indubitablement le but qu'il se propose que le chasseur quittant l'affût.

Pour obtenir sûrement le ramener, c'est-à-dire pour mettre son cheval *dans la main*, le cavalier au pas, les rênes légèrement tendues, augmentera progressivement cette tension, de manière à prendre sur le mors un point d'appui fixe, mais d'une grande douceur.

Le résultat de cet effet de main serait de ralentir ou d'arrêter le cheval, ce dont il faut bien se garder; pour éviter cette faute grave, on devra faire précéder l'effet de main par une pression progressive des jambes, destinée à transmettre le surcroît d'action dont la main doit s'emparer.

Il est donc bien entendu que l'effet de jambes ne doit pas augmenter l'allure, ni celui de la main la ralentir; l'un contre-balançant l'autre, le pas doit continuer dans toute sa régularité.

Dans ces conditions d'équilibre des moyens d'aide, le cheval éprouve une légère contrainte qui tend, — par l'effet du mors, — à lui faire baisser le bout du nez. En ne le faisant pas de suite, il éprouve d'abord une gêne qu'instinctivement il cherche bientôt à éviter.

A cet effet il baissera naturellement la tête; c'est alors que le cavalier, rendant immédiatement, s'empressera de le caresser.

Plus le cheval a d'action, plus il est susceptible, plus, bien entendu, on doit apporter de douceur dans l'emploi des aides. Après un acte d'obéissance, il est essentiel aussi de le caresser, de le calmer avant d'en exiger un autre.

Ce résultat se grave dans la mémoire du cheval, son intelligence lui fait comprendre que la gêne imposée par le mors lorsqu'il porte au vent, cesse dès que sa tête est placée; l'obéissance se fera donc moins attendre la seconde fois que la première, la troisième que la seconde, ainsi de suite, et au bout d'un certain temps les plus imperceptibles effets d'ensemble auront pour résultat la position normale

Mais cette même intelligence qui le fait obéir au juste emploi des aides, le fera se défendre contre les brusques exigences de la force. Ainsi, au lieu d'attendre le résultat de l'effet de main, sur laquelle la masse est poussée par les jambes, si le cavalier en augmente la force, le cheval reculera, ou, maintenu par les jambes, il pointera ; dans cette position, le cavalier, craignant de le renverser en tirant sur les rênes, s'empressera de rendre, et le cheval, appréciant aussi bien ce résultat qu'il aurait compris l'autre, et se trouvant par sa défense débarrassé de la contrainte que lui imposait le mors, ne manquera pas d'y avoir recours dans les occasions semblables.

Ce n'est donc que par les moyens d'aides que j'ai indiqués, par la sagesse de leur emploi, par la patience et le calme qu'il exige,

que l'on arrivera à un résultat; mais alors ce résultat est certain.

Les chevaux d'action, difficiles à ramener dans les commencements, arrivent toujours lorsqu'ils sont bien suivis, non-seulement à supporter l'éperon, mais encore à mettre le cavalier à même de s'en servir pour obtenir le *rassembler*, qui est au *ramener* ce que le *mieux* est au *bien;* mais aussi c'est le cas alors de méditer le sage enseignement de ce dicton : *Le mieux souvent est l'ennemi du bien!*

Voici une martingale dont je recommande de faire usage avec les chevaux qui présentent de trop grandes difficultés pour le ramener.

Elle les force presque toujours de renoncer à la mauvaise position de tête qui entraîne celle de l'encolure.

Deux courroies placées à l'extrémité d'une

martingale ordinaire se fixent au moyen de boucles aux anneaux du filet; elles maintiennent la position en empêchant le cheval de lever la tête.

Longue d'abord, dans les commencements, cette martingale devra n'être raccourcie qu'au fur et à mesure que le cheval cédera.

Dans les premiers temps, il ne manquera pas de tirer dessus en cherchant à rester en place; alors le cavalier devra le porter en avant par la pression des jambes, car c'est en mouvement que le cheval cessera de résister à l'effet de la martingale.

Elle ne contrarie en rien le travail de la bride, et n'a pour but, — ainsi que je viens de le dire, — que d'empêcher le déplacement de la tête et le renversement de l'encolure.

Porté sur la main par l'action des jambes, le cheval sera dans les conditions nécessaires

pour sentir l'effet du mors, il y cédera, et la conséquence sera le ramener.

Après avoir obtenu l'obéissance, on devra supprimer la martingale, qui ne doit être considérée que comme un instrument de correction.

LES GRANDES ALLURES

IX

LES GRANDES ALLURES

Dans les grandes allures, la main peut au besoin agir avec puissance; mais, indépendante des mouvements du corps, toujours immobile, à moins qu'elle n'agisse par la volonté du cavalier, elle ne doit opérer que

progressivement, même dans les mouvements les plus rapides.

Les acoups paralysent les mouvements du cheval; sous l'influence de la douleur, il se contracte et ne se porte plus en avant que par soubresauts, ce qui, — tout en ralentissant son allure, — détruit l'équilibre du cavalier.

La perte de cet équilibre a pour résultat immanquable le déplacement des jambes; alors les éperons labourent les flancs du cheval, la main s'accroche aux rênes; cheval et cavalier perdent la tête, le désordre de l'un augmente celui de l'autre, et finit souvent par un malheur.

Si, au contraire, la main est calme, indépendante des mouvements violents du corps, si le cavalier enveloppe son cheval comme je l'ai indiqué plus haut (position de la jambe),

il se sert de ses éperons sans secousses violentes, il en proportionne l'action au degré de sensibilité du cheval, et il évite ces attaques violentes et involontaires qui rendent fou un cheval énergique, et lui donnent un tel emportement dans ses allures, que souvent il devient impossible de l'arrêter.

Bien mené, le cheval d'action a une énergie calme et docile qui le rend propre aux exercices de carrière; un cheval froid cède aux attaques sourdes et profondes qui le forcent bientôt à se porter vigoureusement en avant; mais il ne faut pas qu'il ait à redouter les faux effets de main, effets dont il ne manquerait pas de profiter pour s'arrêter et même se défendre.

LE JEU DE BARRES

X

LE JEU DE BARRES

Le jeu de barres est un exercice dans lequel un cavalier, poursuivi par deux autres, a recours à la ruse, à l'adresse, à la vitesse, pour éviter de se laisser prendre.

Il est pris lorsqu'un des poursuivants par-

8.

vient à le frapper avec la main droite sur l'épaule.

Ce jeu, que j'ai créé pour le spectacle de l'Hippodrome, peut être considéré comme la pierre de touche du savoir-faire d'un cavalier, car il demande de la tenue, de l'équilibre, du sang-froid et cependant beaucoup de détermination, ainsi qu'une grande tranquillité dans les aides.

Il faut que la partie de la jambe qui sert à consolider la tenue laisse à celle qui pousse le cheval en avant toute sa liberté d'action. La pression doit en être calme, quoique au besoin énergique même jusqu'à l'éperon. — Calme, dis-je, car en agissant par acoup, le cheval se jetterait sur la main, et le cavalier, surpris, répondrait à son tour par un autre acoup, et ferait naître le désordre.

Pour contenir le cheval dans l'obéissance,

pour captiver son attention et obtenir les mouvements exigés, les jambes doivent constamment le pousser plus ou moins sur la main, même dans les temps d'arrêt. La main n'agit que pour indiquer le terrain à parcourir, excepté dans les demi-tours ou le soutien de rênes doit être senti.

Dans cet exercice, un cheval qui ne serait pas dressé aux changements de pied s'arrêterait presque immédiatement.

HAUTE ÉCOLE

XI

HAUTE ÉCOLE

Si je n'ai pas parlé de la *haute école*, c'est que je la juge complétement inutile pour un *cavalier* ; je me contenterai donc d'indiquer en quoi consiste ce travail, car, à l'époque où nous sommes, on n'est que trop porté à décorer.

pompeusement du nom de *haute école* — de la basse, et même de la très-basse équitation.

Les *airs*, — c'est-à-dire les figures, les mouvements de *haute école* s'exécutent ordinairement à des allures artificielles, c'est-à-dire dont le cheval ne se sert jamais à l'état sauvage, et qui, par conséquent, n'appartiennent pas à sa nature instinctive.

Ce sont des pas de côté de *deux pistes* (j'ai déjà donné l'explication de ce mot), ce sont des allures ralenties sans se dédoubler. C'est ainsi que le *passage*, qui, — dans une cadence lente et majestueuse, — est une espèce de trot très-développé, mais en hauteur seulement, gagne moins de terrain que le pas plus lent.

Il en est de même pour le galop sur les hanches, galop dont chaque foulée fait à peine avancer, tandis que celles d'un cheval de course, mesurées sur les empreintes laissées

sur le sable, varient de vingt à vingt-cinq pieds et plus.

Mon intention n'est pas d'écrire ici l'histoire de l'équitation, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. La haute école date seulement du temps de la chevalerie, et les *airs* qui la composent étaient des figures calculées pour habituer la jeunesse à l'exercice équestre des tournois, ainsi qu'au mode de combat alors en usage dans la guerre.

Dans les tournois, après un premier choc et lorsque aucun des combattants n'avait été désarçonné, la *pirouette*, la *demi-volte*, servaient à revenir l'un contre l'autre pour rompre la lance.

Par ces figures on effectuait aussi une fuite simulée, afin de se retourner tout à coup avec rapidité et prendre en défaut l'adversaire surpris.

Les *changements* et les *contre-changements de main* étaient autant de ruses pour se présenter d'une manière défavorable à l'ennemi, et l'attaquer soi-même avec avantage.

Par les pas de côté (*de deux pistes*), on changeait de place sans cesser de lui faire face. Enfin, dans les tournois, la *courbette*, le *passage*, servaient à se présenter avec grâce devant la belle dont on portait les couleurs, ou celle qui devait couronner le vainqueur.

Les figures qui de nos jours composent encore les airs de haute école avaient donc autrefois un but d'utilité qui depuis longtemps a cessé d'exister. Néanmoins c'est sous les règnes de Louis XIII et Louis XIV qu'en conservant les traditions des temps passés, l'art équestre atteignit son plus haut degré de perfection.

On ne pensait pas alors, comme on le croit

communément au temps où nous vivons, qu'il suffit de faire marcher un cheval de travers et hors de ses aplombs pour faire de la haute école.

Pour faire de la haute école, il faut travailler son cheval au *rassembler*, — et le *rassembler* n'est autre chose que l'*équilibre*, équilibre dont le cavalier dispose à son gré.

Pour équilibrer un cheval, il faut être écuyer dans toute l'acception du mot, car le *rassembler* ne peut être obtenu que par des effets de tact, de finesse, de légèreté et d'ensemble résultant du juste emploi des aides. Les jambes et la main agissent comme le balancier d'un danseur de corde. Les reflux de poids, transmis d'une extrémité à l'autre, maintiennent le parfait équilibre ; mais, en suivant la comparaison, il faut bien observer que, de même que le balancier déplacé avec brusque-

rie, loin de rétablir l'équilibre, le détruirait notablement, de même aussi les effets de force, une main dure, les attaques de l'éperon torturent inutilement le cheval, augmentent le désordre s'il y en a, ou le font naître s'il n'existait pas.

C'est de l'accord parfait des aides, se renvoyant mutuellement les impressions transmises par les mouvements du cheval, que naît l'équilibre d'où sort le cheval d'école. Les personnes qui ne sont pas douées du tact naturel qui donne le sentiment de cet équilibre, n'arrivent, en voulant *rassembler* et même *ramener* leurs chevaux, qu'à leur communiquer une contraction générale.

Alors, ou le cheval ne se porte pas sur la main, ou il prend un point d'appui sur le mors ; il ne répond aux jambes que par la roideur et la brusquerie des mouvements.

On souffre du malaise de ce cheval qui ne peut tomber dans la cadence que donne l'équilibre, qui rhythme l'allure et la rend élégante, qui donne de l'élasticité à ses ressorts et le fait répondre avec la souplesse du serpent aux exigences du cavalier. La noble démarche du cheval *rassemblé* est remplacée par une allure mesquine, étriquée, fatigante à voir; l'animal est craintif, hésitant, il est roide, guindé, tandis que le véritable cheval de haute école doit avoir toute la souplesse d'un jeune chat jouant avec une noix.

LA BRUTALITÉ

XII

LA BRUTALITE

L'homme est presque toujours cause des actes de rébellion du cheval; les mauvais traitements, suite de la colère ou de la brutalité, rendent très-désagréable, souvent même très-difficile, tel cheval qui, tombé

entre bonnes mains, aurait été charmant à monter.

Interrogez les écuyers les plus recommandables, ceux qui ont dressé le plus de chevaux, ils vous répondront (et cela par expérience, car l'homme n'est pas toujours maître de lui-même), ils vous répondront qu'après avoir monté sagement un cheval pendant quinze jours, ils ont eu souvent tout à recommencer pour s'être laissé emporter le seizième par l'impatience et la colère.

Les résistances du cheval ont presque toujours pour cause première une souffrance physique provenant souvent de la contrainte qui lui est imposée par la maladresse, l'inexpérience ou la brutalité du cavalier.

Peu à peu, du physique, la résistance passe au moral, et devient beaucoup plus difficile à détruire. Elle rend alors nécessaire le châti-

ment, qu'on aurait évité en combattant le mal dès sa naissance.

Parmi les mille causes qui peuvent se présenter, je vais prendre au hasard un exemple qui me fasse comprendre.

Supposons un cheval à une allure un peu vive, tournant à gauche sur un cercle rétréci.

Le bout du nez est placé à gauche, l'encolure arrondie de ce côté, le pli du corps suit naturellement celui de l'encolure, et la masse se trouve posée en équilibre sur les membres en raison de l'arc de cercle sur lequel ils sont successivement placés.

Soumis enfin aux lois immuables de la gravitation, le cheval est d'autant plus incliné en dedans du cercle que son allure est plus rapide et que ce cercle est plus restreint.

Dans cette position, le poids général de la masse, son inclinaison, celle des membres,

l'équilibre qui en résulte, l'impulsion, la direction, tout est en harmonie pour tourner à gauche, et par conséquent dans toutes les conditions contraires pour tourner à droite.

Que tout à coup le cavalier veuille porter brusquement son cheval de ce côté sans l'y avoir préparé, le mouvement est physiquement impossible; le cheval résistera donc, et sa défense sera d'autant plus violente que le cavalier aura été plus exigeant.

Qu'il me soit permis d'avoir encore recours à une comparaison.

Supposons une barre flexible courbée dans un sens opposé à celui nécessaire pour l'usage auquel on le destine. Avant de chercher à lui donner ce nouveau pli, ne devra-t-on pas d'abord la redresser?

Le cas est le même pour le cheval: s'il est placé à gauche, il faut détruire cette position,

y substituer ensuite celle indispensable pour aller à droite, avant d'exiger le mouvement.

S'il n'agit pas ainsi, le cavalier ne doit attribuer qu'à lui-même des défenses dont le cheval est victime mais non coupable, car dans ce cas sa résistance vient seulement du physique ; la mauvaise volonté, l'entêtement, n'y sont pour rien, et la désobéissance tient uniquement à des causes matérielles.

Que le cavalier détruise ces causes, le cheval sera soumis ; mais il deviendra bientôt rétif si l'éperon laboure ses flancs, si la cravache le fustige, si la gourmette et le mors le torturent en l'acculant. Tel est toujours le résultat d'une main ignorante qui cherche à obtenir par la force seule un mouvement devenu impossible, mouvement qu'une bonne position aurait amené sans résistance et sans emploi de force.

C'est à la suite de ces mauvais traitements que les défenses passent du physique au moral ; pour en donner une preuve, continuons à supposer le cheval placé dans les mêmes conditions de cercle à gauche, etc.

Son intelligence lui a bientôt fait apprécier deux choses : 1° que le mouvement à droite lui est impossible ; 2° que l'exigence de ce mouvement est toujours suivie de coups et de violences.

Qu'arrive-t-il alors? c'est que le cheval, n'étant plus en cercle, mais marchant droit devant lui sans la moindre inclinaison à gauche, et très-bien disposé physiquement pour tourner à droite, ne l'est pas moralement, car il se souvient, et ne manquera pas de se défendre lorsque la main se portera de ce côté, tandis qu'il tournera de l'autre sans hésiter.

Or à qui revient la faute de ce résultat, si ce n'est au cavalier ? Lui seul a *enseigné* au cheval à *ne pas* tourner à droite.

Que maintenant ce même cheval, devenu rétif, passe dans les mains d'un homme habile, celui-ci sera bien forcé d'avoir recours au châtiment pour combattre la défense qui tient au moral ; mais, comme il aura soin d'empêcher d'abord les causes physiques — ces causes premières qui ont amené la seconde, — la même intelligence qui a porté le cheval à se défendre contre l'ignorance et la brutalité, le fera promptement obéir à la puissance des aides employées avec justesse et à propos ; à céder enfin au calme de la douceur, succédant à l'emportement de la colère.

L'homme de cheval, habile et sage, ne doit pas mettre plus de passion, plus d'empor-

tement dans le châtiment que dans la récompense, mais, selon le besoin, savoir appliquer l'un ou l'autre avec le même sang-froid.

DE LA SANTÉ DU CHEVAL

XIII

DE LA SANTÉ DU CHEVAL

En m'occupant de la santé du cheval, mon intention n'est pas de faire un cours d'hippiatrique ; mettant donc de côté tout ce qui a rapport à la nourriture, l'air, la lumière, l'écurie, le pansage, à l'hygiène enfin et les soins à donner dans certaines circonstances,

je parlerai seulement ici de l'influence du cavalier.

De lui dépend en grande partie l'état de santé de sa monture ; car, mené doucement, le cheval exécute avec calme tout ce qu'on lui demande.

S'il n'est pas sous l'empire de la crainte que lui inspirent les attaques non méritées, les saccades d'une main inhabile ou brutale, il ne prend sur la puissance motrice que la force nécessaire au mouvement. Il ne dépense pas inutilement en contractions nerveuses une énergie convulsive qui ne tarderait pas à l'épuiser.

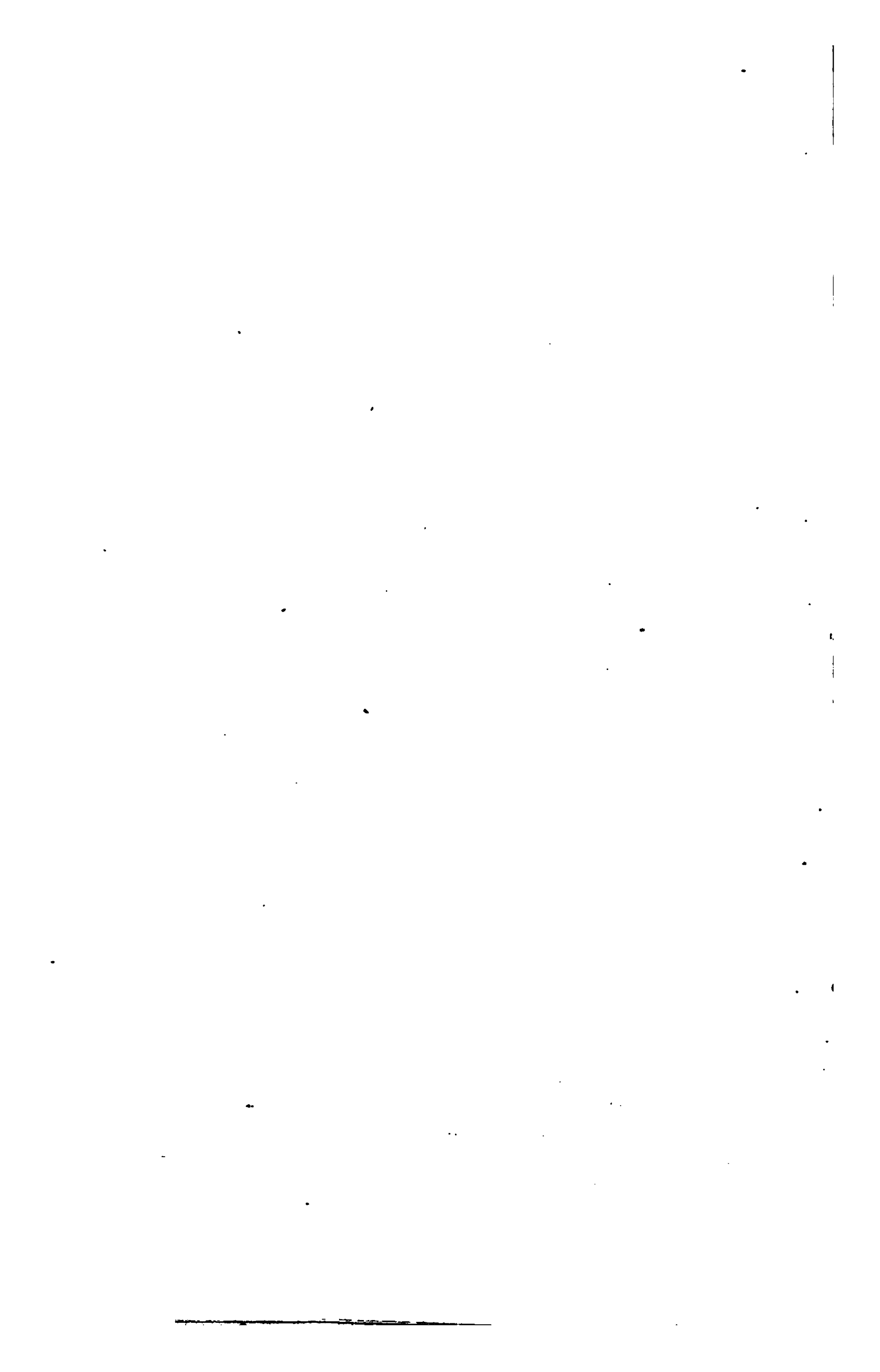
Rien ne conserve autant les membres et la poitrine d'un cheval que le calme dans le travail, de même que rien ne les détruit plus que les corrections injustes et violentes du mors, et les attaques de la colère.

Ils sont malheureusement beaucoup trop nombreux, ces cavaliers qui, confiants dans leur solidité, croient pouvoir tout exiger par la force, tandis que la clarté seule des indications, transmises au cheval par le juste emploi des aides, par des effets de tact et d'ensemble, parle à son intelligence et le met à même d'exécuter.

Je mets en fait que les chevaux d'un tempérament faible et nerveux reviendront à la santé lorsqu'ils seront montés par des hommes assez maîtres d'eux-mêmes pour apporter la plus grande douceur dans la force progressive de l'emploi des aides.

Il faut donc approprier les chevaux aux cavaliers. Aux hommes énergiques les chevaux froids. Aux hommes froids les chevaux d'action. Et les chevaux les plus difficiles aux hommes les plus calmes et les plus instruits.

LE CHEVAL RÉTIF



XIV

LE CHEVAL RÉTIF

Je crois avoir démontré que le cheval est loin de manquer d'intelligence; on reconnaîtra même qu'il est plein de logique. Ainsi, corrigez-le pendant la défense, il cédera; mais il ne manquera pas d'entrer en lutte si la correction n'arrive qu'après la faute.

Il est bien entendu que je n'entends parler ici que de la résistance qui vient de l'obstination, et non de celle qui tient à une cause physique. Car, dans ce cas, la cravache et les éperons ne dressent pas plus le cheval que, jadis, la flagellation et les férules n'éclairaient les élèves attentifs et studieux.

Nous savons tous, par l'expérience de nos jeunes années, que les enseignements donnés avec douceur par un maître intelligent stimulent en l'éclairant le zèle d'un disciple attentif, lui font aimer le travail et hâtent ses progrès; tandis que les punitions injustes le dégoûtent, l'exaspèrent et le poussent souvent à la révolte.

Il en est de même pour le cheval; les châtiments injustes le rendent rétif.

Cependant, arrivé à la rétivité, lorsqu'il y

a obstination, lorsque enfin il faut vaincre une résistance opiniâtre, on est bien forcé d'avoir recours à ces châtiments.

Mais, ainsi que je l'ai dit, il est essentiel alors que la correction soit infligée *pendant* et non *après* la défense, car le cheval ne manquerait pas de remarquer que, plus il résiste longtemps, plus il éloigne le châtiment.

On admire souvent la solidité d'un cavalier qui tient en selle anglaise malgré les écarts et les sauts de mouton, malgré les lançades et les pointes; mais tout entier à la tenue, et trop heureux de ne pas être décroché, il ne peut pas faire usage de ses aides, entièrement paralysées par les efforts qu'il fait pour rester en selle.

Dès que son cheval bondit, il ne cherche plus qu'à tenir, se souciant fort peu des préoccupations du gladiateur antique qui,

succombant dans le Cirque, voulait du moins tomber avec grâce.

L'homme à cheval ne veut pas tomber du tout, il se rattrape aux crins, à la selle, à l'encolure; il se raccrocherait à la queue si elle tombait sous sa main, et pendant ce temps, le cheval, libre de ses mouvements, s'en donne à cœur joie.

C'est seulement lorsqu'il a cessé que le cavalier, raffermi en selle, veut avoir son tour; mais dès les premières attaques le cheval recommence.

C'est donc en selle à piquet qu'on doit monter les chevaux rétifs; elle permet de se servir des éperons et de la cravache pendant la défense.

Avec cette selle il n'est pas nécessaire de tenir, on est tenu. Les jambes, devenues indépendantes, et n'étant plus forcées d'exer-

cer ces pressions auxquelles il faut avoir recours pour tenir en selle anglaise, peuvent donner aux éperons toute leur puissance. La cravache, d'un autre côté, agit à propos et aussi facilement sur toutes les défenses. Souvent même ces défenses peuvent être arrêtées à leur début, ce qui arrive rarement en selle anglaise, où, malgré lui, le cavalier a, tout d'abord, recours aux pressions qui servent à la tenue, au lieu d'arrêter la résistance par l'emploi des fers, etc.

Entre mille, combien trouve-t-on de cavaliers qui attaquent sur la pointe? un à peine.

Je le répète, à la suite de l'attaque, lorsque le cheval bondit ou recommence à pointer, si le cavalier ne cherche plus qu'à tenir, il ne peut corriger, tandis qu'en selle à piquet il attaquera franchement sur la pointe.

Alors ses fers, toujours attachés aux flancs du cheval par des attaques sourdes et profondes, finiront par le porter en avant.

Je recommande donc la selle à piquet pour monter les chevaux rétifs; elle donne au cavalier ce calme qui vient de la confiance, cette sécurité dont la source est le sentiment de la puissance et de la force. Ce n'est plus une lutte qu'il engage, c'est simplement une leçon qu'il donne.

Le résultat de cette leçon, reçue à propos, sera de faire renoncer bien vite le cheval à des résistances qui amènent toujours et immédiatement le châtiment; il remarquera que la correction cesse avec l'entêtement, et s'empressera de céder, ce qu'il se garderait bien de faire s'il se sentait le plus fort.

Lorsque l'élève est assez avancé pour monter des chevaux rétifs, il peut arriver que,

confiant dans la solidité que lui donne la selle à piquet, il se laisse entraîner et prolonge la résistance en ne cessant pas à temps les corrections. Pour éviter cet abus qui pourrait entraîner de graves inconvénients, le professeur, par ses indications, devra seul diriger, dès le commencement de la lutte, l'emploi des aides, des fers et de la cravache, afin d'en modifier ou d'en faire cesser l'emploi en temps opportun. Car, je ne saurais trop le répéter, la correction doit arriver à propos et ne jamais être injuste.

Je pourrais citer une multitude de cas à l'appui de ce que j'avance sur l'influence du moral, dans les défenses des chevaux, lorsque la corrcetion est injuste ou qu'elle n'est pas appliquée en temps utile ; je me contenterai de deux exemples :

J'avais à l'Hippodrome seize chevaux dres-

sés d'une manière particulière pour un des exercices qui composaient le spectacle.

A un moment donné, tous ces chevaux montaient sur des plateaux de bois et y restaient en attitude. A un autre, ils devaient se placer en y posant seulement les pieds de devant, ce qui permettait de leur en faire faire le tour de *deux pistes*, l'avant-main élevée sur le plateau en conservant l'arrière-main sur le sol.

A toute éventualité, et afin que mon spectacle ne courût pas risque d'être arrêté *par indisposition*, j'avais fait apprendre le *rôle* à trois *doublures*, trois autres chevaux dressés de la même manière, et prêts à remplacer au besoin.

Depuis deux mois déjà, le nouvel exercice marchait sans accident, lorsque, le jour même d'une représentation, un des seize chefs

d'emploi reçut d'un de ses camarades un fraternel coup de pied qui le mettait dans l'impossibilité de paraître en public.

Quelques heures me séparaient encore de celle de la représentation, je fis dresser immédiatement l'appareil, et seller le seul cheval disponible ce jour-là sur les trois destinés à doubler les premiers sujets.

Dès qu'on voulut le faire approcher de la première table, il commença par refuser de se porter en avant, et ne répondit aux insistances du cavalier qu'en faisant des demi-tours et des pointes.

Comme le cheval était dressé, j'engageai l'homme qui le montait à le déterminer en se servant des fers et de la cravache, ce qu'il fit simultanément avec une grande énergie ; mais plus il attaquait, plus le cheval mettait d'opiniâtreté dans la défense.

Irrité par ce contre-temps d'autant plus fâcheux que, l'heure de l'ouverture des bureaux approchant, il n'y avait pas de temps à perdre, j'ordonnai avec colère d'apporter un caveçon, je fis placer derrière le cheval deux hommes armés de chambrières, et tentai de le faire obéir en le dirigeant avec le caveçon.

Mais à sa première résistance, au lieu d'opérer patiemment, avec douceur, avec progression, je le mis immédiatement aux prises avec les coups de chambrières d'un côté, — de l'autre, avec les attaques vigoureuses des éperons et de la cravache. Moyens de persuasion qui eurent, comme on va le voir, un assez médiocre résultat.

Le malheureux cheval opposa d'abord une résistance désespérée ; puis, anéanti, épuisé, il finit par s'arrêter court, tendit le dos et

se laissa accabler de coups. Et le seul fruit que je retirai de mon emportement fut d'être réduit à me contenter de quinze chevaux pour la représentation, au lieu de seize que réclamait la régularité de l'exercice.

Quant à la pauvre bête si cruellement maltraitée, il fallut quinze jours de dressage rationnel pour réparer la faute que la colère m'avait fait commettre, tandis qu'après avoir employé d'abord la douceur, si on avait seulement eu recours à une correction modérée et surtout opportune, une couple d'heures aurait suffi.

Voici un autre fait qui prouve jusqu'à quel point peut aller l'intelligence du cheval, lorsque la correction n'arrive pas à propos, ou qu'il pense pouvoir l'éviter.

J'ai connu un cheval arabe, dressé en liberté, cheval qui, — lorsqu'on l'exerçait aux

répétitions, — était toujours d'une soumission parfaite, d'une exactitude, d'une régularité incomparables dans son travail. Mais à la représentation il ne voulait absolument rien faire ; il avait eu occasion de constater qu'en public son maître ne le corrigerait jamais, et il ne se faisait pas faute d'en abuser.

Entre autres choses, on lui faisait tirer un coup de pistolet, après lequel il devait immédiatement se mettre à boiter ; ce qu'il faisait admirablement à la répétition où la correction aurait été immédiate, mais en public, jamais.

Un soir qu'il avait donné cette preuve habituelle de l'indépendance de ses opinions, je conseillai de le faire rentrer au manége immédiatement après la sortie des spectateurs, en ayant soin de garnir les pre-

miers rangs de gradins d'un nombre suffisant d'amis et d'employés, pour lui faire croire à un vrai public.

Tout marcha tant bien que mal jusqu'au moment où il devait se mettre à boiter; mais à ce moment, comme il n'était pas dans la confidence, il refusa net, en se moquant de son maître dont il croyait la chambrière paralysée par la présence de l'assemblée.

C'est là que la correction l'attendait, elle arriva *à propos*, fut exemplaire, et paya pour toutes celles qu'il avait esquivées; aussi en fut-il tellement stupéfait, tellement saisi, que, l'exercice terminé, on eut toutes les peines du monde à lui persuader que, pour rentrer à l'écurie, il n'était pas nécessaire de continuer à boiter; et depuis il n'est jamais retombé dans la même faute. Il avait

reconnu à ses dépens que les banquettes garnies de spectateurs n'étaient plus une garantie suffisante.

FIN.

TABLE.

DEUXIÈME PARTIE

FIN DE LA TABLE.





